

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 23

Artikel: Le savetier qui se fait médecin : imitation d'une fable de l'hèdre
Autor: Ch.Roy.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'innombrables hôtelleries arboraien sur leurs enseignes des aigles, des croix, des lions, des faucons, etc. Ces auberges étaient moins chères qu'aujourd'hui; un homme et son cheval y étaient nourris pour dix sous par jour, le premier dinant de bœuf, de mouton et de poule.

Les foires attiraient les trasquants des pays les plus éloignés, et rien n'était plus vivant que la petite ville et son grand fleuve habité lui-même par deux cents familles, car les maisons s'amoncelaient sur « le pont bâti ». Le peuple tôt levé, actif pour le travail et pour le plaisir, ne restait pas au coin du feu ; la rue appartenait à tout le monde ; les notaires verbalisaient en plein vent ; les femmes richement attifées se jetaient dans les foules, se battaient au besoin dans les émeutes, armées du stylet qui retenait leurs cheveux, et ces mêmes femmes qu'on voyait le matin aux travaux du ménage, s'asseyaient le soir en robes de velours sur les bancs de pierre alignés devant la maison, pour recevoir les hommages des jouvenceaux qui se promenaient.

La rue devenait ainsi un salon ; passaient des musiciens et l'on dansait des rondes, ou l'on s'embarquait sur le lac où se croisaient en tous sens des chansons ou des éclats de rire.

Du matin au soir, toute la ville était en fête. Mais on se couchait de bonne heure ; au moment où commencent nos fêtes, tous les feux étaient éteints et l'on ne rencontrait plus dans les rues que de rares ombres attardées.

Les sentinelles veillaient et les citoyens dormaient.

Les noms de famille et le patois.

(3^e article.)

Massard. Dans les actes publics de la Picardie, ce nom signifiait trésorier, du XII^e au XV^e siècle.

Pinard, receveur des impôts (vieux français Picard). *Meystre,* maître, (vieux français Picard). *Ancel,* serviteur, (vieux français Picard). *Mænnoz, Moynat,* moine.

Voici des noms tirés de la conformation physique :

Morel, Maurel, Moret, Morex, Morax, Morier, Morin. Tous ces noms sont tirés de More ou Maure qui signifiait homme à la chevelure noire ou très foncée. Dans quelques endroits des Alpes on dit encore en parlant d'un cheval qui a le pelage noir : *on tsevau morel.*

Ney, Neyret et Neyroud ont évidemment la même signification.

Bron, Rosset et Blondel représentaient exactement les différentes couleurs des chevaux.

Maigroz et Grasset se justifiaient par la maigreur de leurs titulaires.

Blanchet, Blanchod et Livet attestaien le manque de coloris, la pâleur ; le dernier du reste vient de livide.

Basset et *Piot* étaient des hommes de petite taille.

Corboz et *Voutaz* indiquaient une disformité du dos.

Cagneux qui marchait mal, qui avait les jambes mal faites.

Goy, boiteux ; Gottrauz, goîtreux.

Boulaz avait une grosse tête, *onna boula.*

Chenuz, de chenu, blanc de vieillesse. Il signifie aussi *solide, cossu, riche, etc.*

Porret, homme malingre, maladif.

Noms tirés du caractère :

Tardy, Tardent, de tardif, toujours en retard.

Testuz, entêté.

Grognuz, Bordon, Rey (revêche), *Aigroz* indiquaient un caractère peu facile.

Lagnat, paresseux, toujours fatigué, du participe passé *lagnat* fatigué.

L'agnel, même signification à moins qu'il ne soit formé du vieux français *l'agnel*, l'agneau.

Aubert, en patois Picard, courageux.

Aubertet, diminutif du précédent.

Guichard. En patois Picard, fin, rusé, patois des Alpes vaudoises *guetsard.*

Marmet, en patois des Alpes a le même sens que que le précédent.

Coeytaux, qualificatif patois *Couaithiau* pressé, ou paraissant toujours l'être.

Velan, lourd, pesant, simple.

Brélaz de braila ou brailo qui signifie frêle, pliant, léger, fragile, et par extension susceptible.

Gorgerat. Homme bruyant, qui crie volontiers et à tout propos. De *gordze*, bouche. Le qualificatif *gordju, gourdzu*, a une signification analogue.

Baudat, Baudin, en patois Picard, gai, enjoué.

Girod, Giroud, Badoux de notre patois des Alpes *dzerou, badou,* simple, niais.

Jeannin du patois Picard, signifie hâbleur, farceur.

Blanchard du qualificatif *bllantzar*, fourbe, rusé, hypocrite ; c'est la paroi blanchie de l'évangile.

(A suivre). L. C.

Le savetier qui se fait médecine.

Imitation d'une fable de Phèdre.

Un méchant savetier, dans sa triste boutique,
Voyait tous les jours moins arriver la pratique.
Sans travail, point d'argent ; sans argent, point de
[pain.]

De voir des jours meilleurs il espérait en vain.

La misère en haillons enfin frappe à sa porte.

— Puisque tu veux entrer, il faut donc que je sorte,—

Dit-il à l'importeune, et, faisant son paquet,

Il vendit à l'encan ses outils, son baquet,

Puis s'en alla bien loin et se fit empirique.

Il vantait aux badauds son fameux spécifique.

Son baume souverain pour toutes les douleurs,

Guérissant le catarrhe et les pâles couleurs,

Les crampes d'estomac avec l'hydropisie,

Les maux de dents, les cors et parfois l'êtisie,

Antidote assuré du venin, du poison,

A la foule crédule, il vendait à foison ?

Déjà tout le pays chantait sa renommée.

Quelqu'un dont on vantait la ruse consommée,

Pour éprouver notre homme et son art bienfaisant,

Imagina ce tour qui lui paru plaisant :

Le docteur mirifique avait, par sa harangue,

Epuisé sa poitrine et fatigué sa langue.

L'autre de s'avancer et, le verre à la main,
Lui fait boire un bon coup pour le remettre en train.
Puis, buvant à son tour, brusquement il s'arrête :
— J'ai bien peur, lui dit-il, que la mort ne s'apprête
A nous saisir tous deux. Mais j'y songe, ô bonheur !
Voire contrepoison pourra, pour votre honneur,
Faire voir sa vertu, montrer votre mérite...
Empoisonnés... tous deux... buvez et donnez vite.
Quoi... dit l'autre, ce vin ?... — Eh oui, dépêchez-
[vous.
L'arsenic était là... je le sens... sauvez-nous !...
— Ah ! mon Dieu ! je suis mort !... dit le pauvre
[empirique.
Mon remède jamais n'eut de vertu magique...
— Si vous n'y croyez pas, pourquoi l'avoir vendu ?
Dit le rusé compère au docteur éperdu.
— Ayez pitié de moi ; pour guérir ma misère
En me faisant docteur j'avais cru bien faire :
Dès longtemps le tranchet ne me nourrissait pas.
Mais, pour Dieu, ce poison nous conduit au trépas !
— Mon vin fait seulement (n'ayez aucune crainte)
Dire la vérité qu'on a trop longtemps feinte.
Alors notre rieur, ayant joué son tour,
Au public ébahi, de crier sans détour :
A qui ne sut chauffer, vous confiez vos têtes !
De quel droit, bonnes gens, vous moquez-vous des
[bêtes ?

(L'Éducateur).

Ch. Roy.

**Voyage de Septimius dans l'ancienne
Helvétie.**

Vers l'an 180 de l'ère chrétienne.

V
(Cérémonies funèbres)

Un jour que nous nous promenions à Genève, avec mon ami Papirius, un esclave couvert de sueur s'approcha de lui, et, le tirant à l'écart avec tous les signes de la tristesse, lui annonça que sa fille unique venait de succomber à une maladie de langueur. Nous allâmes à son logis où nous trouvâmes la mère livrée à toutes les horreurs du désespoir. A peine Papiria eut-elle rendu les derniers soupirs, que l'on commença les cérémonies funèbres. Son père et sa mère s'en approchèrent avec recueillement et déposèrent sur sa bouche un dernier baiser. On procéda ensuite à la conclamation qui consistait à appeler à grands cris le mort par son nom. Plusieurs femmes entourèrent donc le lit de Papiria, agitèrent son corps avec force et prononcèrent son nom à haute voix.

« Papiria, s'écriaient-elles, plus fraîche que le matin, plus douce que l'agneau, plus belle que la rose, Papiria, réponds ! »

Lorsque le silence de cette infortunée eut confirmé sa mort, on lui ôta son anneau et les jours de deuil commencèrent. Ces Libitinaires vinrent pour régler le convoi et fournir ce qui était nécessaire à la cérémonie ; les Pollincteurs pour laver et embaumer le corps. Papiria fut revêtue d'une robe blanche, de la robe qu'elle aimait le mieux, placée sur un lit et exposée sous le vestibule de la maison, les pieds tournés contre la porte. Cette exposition

dura sept jours, que sa famille consacra au recueillement, aux regrets et aux larmes.

Un hérault public annonça l'heure du convoi et y invita les parents et amis. Le cortège se rendit ensuite au champ des funérailles. Le chef des Libitinaires ouvrait la marche. Un corps de musiciens la cadençait par des sons lugubres et prolongés. Venait ensuite le lit de la défunte, porté par huit Tribuns de la treizième légion. Son visage était découvert, sa tête ornée de fleurs, et un esclave marchant à côté du lit portait son buste en cire. Suivaient les parents voilés d'un crêpe, la barbe longue et les cheveux épars ; puis les amis de la famille.

Douze jeunes filles, amies de Papiria, vêtues de blanc et les pieds nus, accompagnaient leur malheureuse compagne. Les pleureuses chantaient ses louanges et exprimaient par leurs signes et leurs sanglots la douleur de cet événement. La marche était fermée par 300 soldats marchant lentement et tenant leurs piques renversées.

Lorsque le cortège fut arrivé, on plaça le corps de Papiria sur un bûcher préparé où les parents mirent le feu en détournant la tête, au milieu des lamentations et des cris. En un instant la flamme eut dévoré le corps.

On recueillit avec soin les cendres dans des urnes de terre que les prêtres consacrèrent par l'aspersion. Alors les pleureuses annoncèrent la fin de la cérémonie. Tous les assistants se retirèrent, et, le soir, dans un de ces tristes festins que l'usage a consacré, confondirent de nouveau leurs larmes.

Un mendiant.

Ce mendiant est, à ce qu'il paraît, un vieillard qui ne manque ni de gaité, ni d'esprit.

Rencontrant un pasteur sur la promenade de Montbenon, il alla droit à lui, tendit la main et reçut une pièce de cinquante centimes.

Tous deux continuèrent leur promenade.

A un autre tour, ils se croisèrent de nouveau et le vieillard s'approcha une seconde fois du pasteur en lui tendant la main.

— Mais, mon ami, lui dit ce dernier, je viens de vous donner tout à l'heure.

— Oh pardon, Monsieur, répondit le mendiant, je croyais que vous ne le saviez pas.

— Par exemple, et pourquoi cela ?...

— Parce que vous m'aviez fait la charité de la main droite et je m'adressais à la main gauche, qui, selon l'Évangile, doit ignorer ce qu'a fait l'autre. Je pensais, Monsieur, que vous pratiquiez ce pieux précepte.

Le mot était si naïf et si fin que le pasteur fut désarmé et fit l'aumône une seconde fois.

A la suite d'un pari sur la question de savoir lequel du sexe faible ou du sexe fort était le plus adonné à la vanité, deux messieurs, en compagnie de témoins, allèrent se poster devant un magasin de glaces de New-York, afin d'observer attentivement